

La manie de l'évaluation

Autor(en): **Stocker, Thomas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **21 (2009)**

Heft 82

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La manie de l'évaluation

Les activités scientifiques sont aussi touchées par le virus de l'évaluation. On contrôle, jauge, examine au moyen de formulaires qui finissent pour la plupart à la poubelle. Ces évaluations peuvent toutefois être sensées, pour autant qu'elles soient bien conçues.

PAR THOMAS STOCKER

Depuis quelques années le virus de l'« assessment », de l'évaluation, s'est aussi propagé dans le domaine de la science et est devenu incontournable. Il y a ainsi des services qui s'occupent d'évaluer la formation et la recherche, de contrôler les contrats de prestations et beaucoup d'autres choses encore. Ces contrôles, évaluations et examens génèrent des questionnaires et des formulaires qui atterrissent sur mon bureau, puis, après une évaluation scrupuleuse, finissent la plupart du temps au recyclage.

En tant que président de la commission de recherche locale d'un « important » organisme étranger, on m'a demandé, il y a quelques années, comment je comptais garantir la qualité au sein de notre commission. Ma réponse a été simple : si je constate au cours des années que les jeunes chercheurs obtiennent après leur bourse un poste intéressant ou peuvent poursuivre leurs recherches à l'étranger, alors la commission a bien fait son travail de sélection et a rempli son mandat. J'ai néanmoins ensuite dû essayer des critiques, parce que je n'avais pas introduit une procédure pour contrôler cette qualité et livrer des rapports réguliers.

Curieux. Une recherche de haute qualité, des chercheurs enthousiastes, des cours fascinants et d'intéressants stages existaient déjà du temps de nos études, à une époque où les évaluations n'étaient pas encore menées par une horde de spécialistes étrangers à la discipline. Je crois que cela était dû au fait que la préoccupation de la qualité était directement liée au travail. C'était un élément de l'éthique du travail et de la fierté professionnelle et pas une entité que l'on peut examiner et quantifier de façon séparée. Pour celui qui publiait un résultat, il paraissait évident, compte tenu des exigences élevées que cela supposait, que la publication était déjà en soi une preuve de qualité. A une époque où les principaux indicateurs sont basés sur la quantité – celle-ci paraît en effet non seulement plus simple,



Thomas Withrich/Dukas

mais aussi plus rapide, quasiment en temps réel, à « mesurer » –, la notion de qualité s'éloigne du produit et devient en quelque sorte autonome. Et le fait qu'un résultat soit publié dans une revue avec un impact élevé n'est malheureusement plus un gage de qualité. On doit se poser la question de savoir s'il y a ici un lien direct avec l'inflation de contrats de prestations et d'indicateurs de prestations.

Les évaluations existent aussi à l'échelle internationale, mais elles se déroulent à un autre niveau. Bien conçues et organisées selon un schéma bottom-up, elles peuvent avoir une importante valeur ajoutée pour la société car elles fournissent une base scientifique pour des décisions de grande portée. Un excellent exemple est le « Scientific Assessment of Ozone Depletion » qui est mené depuis 1989. Une première évaluation de ce type a débuté en 1981 et a fourni la base scientifique nécessaire au Protocole de Montréal qui a interdit la production de substances détruisant l'ozone. Je suis engagé depuis dix ans dans un « assessment » à l'échelle mondiale sur les changements climatiques. Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, qui a publié en 1990 son premier rapport, a pour mission d'élaborer jusqu'en 2013 le cinquième rapport de situation sur le changement climatique. C'est un privilège de pouvoir participer à une telle évaluation, car elle est conduite depuis le bas, par les scientifiques eux-mêmes, et possède ainsi une crédibilité qui est indispensable pour mener à bien un tel exercice. ■

Thomas Stocker enseigne la climatologie et la physique environnementale à l'Université de Berne. Il est codirecteur de l'Institut de physique de cette même université, coprésident du groupe de travail « Science » du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat et membre de la Division « Mathématiques, sciences naturelles et de l'ingénieur » du Conseil national de la recherche du FNS.